

**30<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'OMAR TORRIJOS**  
**« Fidel est un grand ami »**

**LUIS BAEZ**

OMAR Efraïn Torrijos Herrera était né le 13 février 1929 à Santiago de Veraguas. C'était le sixième des douze enfants de parents instituteurs : le Colombien José Maria Torrijos, et la Panaméenne Joaquina Herrera.

Je fis la connaissance du général Omar Torrijos en 1973, par l'intermédiaire de sa mère et de sa sœur Berta, à une époque où les relations diplomatiques entre le Panama et Cuba n'avaient pas encore été rétablies. Par la suite, nous allions entretenir des contacts assez proches. J'eus l'occasion de le saluer la plupart des fois où je me suis rendu dans son pays, et je me souviens de l'avoir l'accompagné à plusieurs reprises dans ses visites, et d'avoir voyagé à bord du même avion dans lequel il s'est tué. La première fois, nous étions accompagnés par Norberto Hernandez, un diplomate cubain qui allait nouer des liens étroits avec le général.

Sous son gouvernement, Omar Torrijos encouragea les traités pour le Canal de Panama avec les États-Unis, connus sous le nom de Traités de Torrijos-Carter, en vertu desquels les bases militaires furent légalisées, et la neutralité du Canal de Panama fut établie à perpétuité. Ainsi, le 31 décembre 1999, les États-Unis restituèrent le Canal de Panama aux mains des Panaméens. Le Traité fut signé le 7 septembre 1977 par Torrijos et le président James Carter.

Pas un entretien avec des journalistes nord-américains ne se déroulait sans qu'ils fassent des remarques sur une soi-disant absence de démocratie au Panama. Torrijos, avec son sens de l'humour habituel, répondait : « Pour sauver les bonnes apparences aux yeux des États-Unis, il faut se laver le visage avec les eaux cristallines de la démocratie, et si un pays ne célèbre pas des conventions avec des clowns qui dansent, on pense tout de suite que c'est un mauvais pays. C'est pourquoi les Nord-Américains ne me comprennent pas, comme d'ailleurs ils ne comprennent pas mon pays ».

Comment s'est produit le rapprochement de Torrijos avec Cuba ? ai-je demandé un jour à Romulo Escobar Betancourt.

« Torrijos avait des sympathies pour la Révolution cubaine, même s'il ne connaissait pas personnellement Fidel. De par son parcours, il le voyait comme un partisan de la violence révolutionnaire. Voilà l'idée qu'il se faisait à l'époque de Fidel.

« Lorsque les autorités cubaines interceptèrent les navires Layla et Johnny Express, en décembre 1971, Torrijos fut en proie à une grande inquiétude, et il se retrouva sans une situation embarrassante. Protester contre l'attaque de deux navires battant pavillon panaméen – même s'il n'y avait aucun citoyen panaméen à bord –, et entrer en dispute avec Cuba pour cet incident revenait à susciter un accrochage avec la Révolution cubaine, ce qu'il ne voulait pas.

« Je me souviens que le général était très attentif aux déclarations qu'allait faire Fidel dans ses discours sur ces événements. Le soir où nous avons appris que Fidel allait parler, nous étions tous deux à Farallon, une maison de repos située à 150 km de la capitale, et nous avons écouté le discours sur ondes courtes.

« Torrijos a été très impressionné en entendant Fidel dire qu'il était prêt à donner une explication au gouvernement panaméen sur l'incident, mais pas au gouvernement des États-Unis. Je n'oublie pas que le général s'est levé d'un seul coup et m'a lancé : "C'est le moment d'envoyer une délégation à Cuba !"

« J'ai fait le voyage à Cuba et je me suis entretenu avec Fidel. Il m'a tout expliqué. Il m'a dit qu'il connaissait Omar parce qu'il l'avait vu à la télé, et qu'il lui avait fait l'impression d'un homme qui croit profondément en ces actes et qui est prêt à mourir pour libérer son pays.

« Fidel m'a demandé de lui dire qu'il risquait de se retrouver dans une impasse, et que les gringos allaient massacrer le peuple panaméen comme ils le faisaient avec celui du Vietnam. Et qu'en sa qualité de dirigeant, il avait une responsabilité : manoeuvrer pour, si possible, éviter la violence.

« Sitôt remis le message, Torrijos a été surpris. Il m'a demandé : "C'est bien ce qu'il t'a dit ?", avant de me prier de répéter le message. "Et moi qui pensait qu'il allait m'envoyer une mitrailleuse !" Je lui ai fait remarquer que moi aussi j'étais surpris que Fidel puisse transmettre ce genre de message, car je ne le connaissais pas non plus. Ce message de Fidel eut une grande influence sur Omar Torrijos. C'est ainsi que s'instaura une relation fondée sur le respect, l'estime et l'admiration entre le général Torrijos et Fidel. »

A partir de ce jour-là, Omar Torrijos allait ressentir une grande envie de visiter Cuba et de connaître personnellement Fidel. Il se rendit à plusieurs reprises dans l'île, la première fois en janvier 1976 pour une visite officielle, et ensuite à l'occasion du 6e Sommet des pays non alignés, en 1979.

Lors d'une visite dans les provinces de l'Orient et Camagüey, Torrijos me confia : « Ce qui m'a le plus impressionné ici, c'est d'avoir vu la joie sur les visages des Cubains. La spontanéité ne peut pas être raisonnable ni calculée. Je peux sentir quand un peuple aime vraiment quelqu'un, et le peuple cubain aime Fidel ».

Au cours de ce voyage, le dirigeant panaméen eut d'importantes conversations avec Fidel, ainsi qu'avec Raul, qui était à l'époque ministre des Forces armées révolutionnaires.

Je me souviens aussi de mon entretien avec Torrijos le dimanche 24 octobre 1977, à l'île Contadora, à son retour à Panama après un long voyage en Europe et peu après le référendum sur les traités du Canal. Il me parla, entre autres, de Fidel :

« Depuis le triomphe de la Révolution, Cuba a été soumise à un long et cruel blocus qui est une véritable honte pour tout notre continent. Les Américains doivent finir par comprendre que les Cubains sont un peuple qui jamais ne se laissera piétiner.

« Je suis conscient que s'il y a eu des traités sur le Canal, c'est grâce à la Révolution cubaine. Cuba a dû payer un coût social élevé pour toute l'Amérique latine. Si nous pouvons aujourd'hui nous asseoir pour discuter sur un pied d'égalité avec le gouvernement des États-Unis, c'est en grande partie parce qu'il existe une Révolution cubaine. Après le triomphe à Cuba, tous les peuples de cet hémisphère, le mien y compris, sont devenus un peu plus libres.

« J'ai reçu de nombreuses propositions et de nombreuses pressions de la part des Nord-Américains pour nous amener à rompre ou à refroidir nos relations avec Cuba. Ils nous suggèrent constamment des alternatives diverses. Je ne me prêterai jamais à ce jeu. De nombreux dirigeants en Amérique latine ont une position honteuse vis-à-vis de Cuba.

« Fidel est un grand ami. Il s'est très bien comporté avec moi. C'est un homme aux principes fermes ».

Il lui manquait 70 jours pour fêter treize ans à la tête des destinées de son peuple lorsque le général Torrijos perdit la vie, le 31 juillet 1981, à bord de son moyen de transport favori, l'avion. Il avait 52 ans.

Son avion, un DeHavilland Twin Otter (DHC-6), explosa en plein vol sur la zone de Cerro Marta, dans la localité de Coclé. La mort de Torrijos, selon John Perkins dans son livre *Les confessions d'un « assassin financier »*, ne fut pas accidentelle. Il fut assassiné sur l'ordre des secteurs du pouvoir des États-Unis qui s'opposaient aux négociations entre Torrijos et un groupe d'hommes d'affaires japonais conduits par Shigeo Nagano, qui proposaient de construire un nouveau canal à niveau à travers le Panama. Torrijos mourut peu après l'avènement à la présidence de Ronald Reagan aux États-Unis, et trois mois après la mort du président équatorien Jaime Roldos, dans des circonstances similaires.

En apprenant la nouvelle de la disparition de l'avion de Torrijos, dix membres de l'unité Macho'e Monte, qui constituait le deuxième cercle de la garde rapprochée du président, sous les ordres du lieutenant Julio Gonzalez, se rendirent sur les lieux du sinistre dans la localité de Marta, dans le nord de la province de Coclé. Les localités de La Pintada et La Coclesito sont séparées par une chaîne montagneuse de la cordillère centrale. C'est dans ces parages que l'avion présidentiel s'était perdu. Après de longues recherches, les enquêteurs finirent par retrouver les restes de la carlingue. Comme on connaissait la place qu'occupait chacun dans l'avion FAP-205, il ne fut pas difficile d'identifier les cadavres. Torrijos s'installait toujours à gauche, dans la partie centrale de l'avion, et ses invités s'installaient à droite. La file de gauche était composée de fauteuils individuels, et celle de droite de fauteuils doubles. Le caporal Aristides Cordoba identifia l'endroit où se trouvaient les restes de Torrijos. Les débris de l'avion étaient entièrement calcinés, et il y avait une forte odeur de chair brûlée.

Cordoba retrouva aussi l'agenda aux bordures dorées de Torrijos, et le pistolet Browning du président, au milieu d'un amas de chair et d'os carbonisés. Rien de plus, à part quelques restes des brodequins de Torrijos. Le tout fut déposé dans un sac en plastique noir. Et les dix membres de la garde rendirent un dernier hommage au président.

A une vingtaine de mètres de l'avion, ils trouvèrent les restes du seul corps encore entier, qu'ils identifièrent comme celui du sergent Ricardo Machasek, un homme de près de deux mètres.

Vu la distance qui séparait le corps des débris de l'avion, ils en déduirent que Machasek avait peut-être été projeté de l'appareil en feu.

La queue de l'avion avait disparu. Elle s'était probablement détachée en plein vol.

La structure était complète, mais carbonisée. Les ailes avaient été arrachées et étaient sérieusement endommagées. Mais il n'y avait aucune trace de la queue de l'appareil.

Il ressortit de ce premier examen qu'une première explosion en plein vol avait arraché les ailes, et que la violence de l'explosion avait projeté le corps de Machasek, qui fut retrouvé loin des cadavres déchiquetés et carbonisés des passagers.

Ce diagnostic fut confirmé lorsque les enquêteurs descendirent la pente du Cerro Marta : les restes de la queue de l'avion furent retrouvés après trois heures de marche. S'il s'était agi d'un accident et que l'avion s'était écrasé contre les flancs de la montagne, jamais la queue de l'appareil n'aurait été retrouvée si loin, étant donné le terrain accidenté et l'abondante végétation. Par ailleurs, la distance à laquelle les débris de la queue furent retrouvés mena à la conclusion qu'elle s'était détachée en plein vol à la suite d'une explosion ou du fait de l'onde de choc provoquée par l'explosion.

Une explosion, aussi faible soit-elle, suffit à produire un contraste entre la pression interne de l'avion et la pression extérieure. Une petite fissure dans le fuselage peut provoquer une explosion en plein vol. Les enquêteurs ont estimé qu'une petite quantité d'explosif, probablement de type plastic, avait été déposée dans la queue de l'appareil, et que l'engin explosif aurait été déclenché à distance. Ce qui expliquerait que le crash se soit produit au moment de traverser la cordillère, en direction de Coclesito.

Ce fut tout ce qu'on retrouva. Aucun reste de plastic ou d'engin explosif, ce qui est logique étant donné les dégâts que peut provoquer n'importe quel explosif plastic dans ces circonstances. Ce qui fut confirmé par les quatre spécialistes en démolition qui faisaient partie de la commission d'enquête.

Dix heures plus tard, la patrouille revint à Rio Hato. Le rapport qui certifia catégoriquement la thèse de l'attentat et non pas d'un accident, fut signé par le lieutenant Juan Gonzalez..

Quelques mois plus tard, le jour de Noël de 1981, Juan Gonzalez s'apprêtait à quitter la base militaire pour se rendre en voiture dans le village proche de Rio Hato, où habitaient ses enfants.

A quelques centaines de mètres, au premier virage, il voulu diminuer la vitesse mais les freins n'ont pas répondu. Juan Gonzalez alla s'écraser contre un autre véhicule et fut tué sur le coup.

Juan Gonzalez était persuadé qu'Omar Torrijos avait été assassiné.

Il s'ensuivit un long silence et on ne reparla plus de l'affaire. Le rapport de la commission d'enquête demeure enfoui dans quelque tiroir.